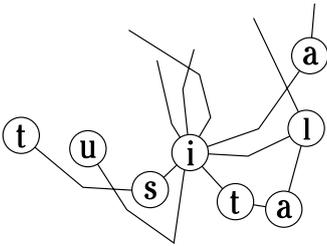


OSCAR
ZETA ACOSTA



Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Romain Guillou, 2014

Postface de
Sesshu Foster

Éditions
Tusitala



OSCAR ZETA ACOSTA

La Révolte des cafards

Traduit de
l'anglais (États-Unis)
par Romain Guillou



Éditions
Tusitala
2014

À Leila Thigpen, Laurel Gonsalves
et Joan Baez

Je remercie infiniment mon ami
et éditeur Alan Rinzler pour
sa patience ainsi que pour sa
bienveillance envers mon combat
personnel et celui de mon peuple.

Je voudrais aussi exprimer ma
gratitude à toute l'équipe de
Straight Arrow, et plus spécia-
lement à Jon Goodchild, ainsi
qu'à ma secrétaire particulière
Miss Judy-Blue.

Oscar Z. Acosta
Avocat chicano

Hôtel Royan
Meilleur palace du
Mission District
Baie de San Francisco
Juillet 1973

1

Nous sommes la nuit de Noël, en l'an de grâce 1969 de Huitzilopochtli. Trois cents Chicanos se sont rassemblés devant l'église catholique romaine de Saint-Basile. Trois cents enfants du soleil aux yeux marron sont venus chasser les marchands du temple le plus opulent de Los Angeles. C'est une nuit noire, sans lune, et un vent glacé nous accueille au pied de l'édifice. Nous tenons des petites bougies blanches en guise d'armes. Deux par deux sur le trottoir, nous déambulons de manière chaotique et nous chantons, bougie à la main, comme une bande de cafards devenus fous. Je fais les cent pas en donnant des ordres à la manière d'un sergent instructeur.

Venus des grandes demeures de Beverly Hills, les fidèles portent des châles noirs et des peaux d'animaux abattus dans des jungles étrangères. Nous traitant de sauvages, ils ont déjà disparu dans l'église, des perles plein les mains, des diamants sur leurs dents ultra-blanches. À présent, en compagnie du cardinal James Francis McIntyre, ils attendent patiemment à l'intérieur que les cloches sonnent minuit, assis sur les bancs en bois à se signer alors que dehors, dans la nuit, trois cents bouffeurs de guacamole

débarqués de l'autre bout de la ville manifestent et psalmodient des chansons tribales dans une langue ancienne.

Saint-Basile est l'abomination personnelle de McIntyre. Il l'a récemment fait construire pour cinq millions de dollars : un bâtiment austère pour le culte puritain, rien qu'une masse de béton, de marbre blanc et d'acier noir. C'est un grand édifice avec une croix en or et des vitraux violets à la découpe irrégulière, qui s'élève à dix mètres de hauteur, au sommet duquel le Christ en sang pèse de tout son poids sur le peuple d'Amérique. À l'intérieur, un orgue fabuleux fait résonner un inquiétant cantique religieux à la gloire de cet enfant Jésus, aux boucles d'or et aux yeux bleus, qui domine la rue la plus riche de toute la ville.

Tout autour de nous, des compagnies d'assurances aux noms patriotiques sont hébergées dans de gigantesques tours de plâtre blanc. Ici, de prestigieux cabinets d'avocats s'emploient à défendre les droits des riches qui vivent à côté des stars de cinéma blâsées. De l'autre côté de la rue, la Bank of America, la Coast Federal Savings, et tous ces établissements financiers qui régissent nos vies et protègent leur argent derrière de solides verrous. Mais les carnets de chèques en chair et en os sont en ce moment même assis sur les bancs de Saint-Basile, une église assiégée par un gang de cafards venus de l'est du fleuve Los Angeles, du *barrio* « mexicain-américain » appelé Tooner Flats.

Dehors, sur les trottoirs, il fait sombre. Les voitures qui roulent sur Wilshire Boulevard ralentissent quand elles nous voient. Notre groupe est pour la majeure partie constitué d'enfants. Et la majeure partie d'entre eux n'a encore jamais pris une église d'assaut. Moi, je fais ça depuis des années. Et c'est pour cette raison parmi tant d'autres que j'ai été désigné *Vato Número Uno*, grand chef, pour ce boulot.

Les jeunes sont habillés pour la bataille, les vieux sont en ponchos de laine épaisse, en *gabáns* et en sarapes. Des types aux cheveux longs qui ont l'âge d'être étudiants portent des tenues de combat : treillis, veste militaire gris-vert et chaussures de paras cirées à la salive comme celles des vieux *veteranos* qui s'étaient autrefois battus contre les ennemis de l'Amérique. Des filles qui ont les cils maquillés au mascara, de longs cheveux noirs coiffés à la façon des *cholas*, des culs bien fermes et des chemisiers bloussants, entonnent une chanson.

Trois prêtres en chemise noire et marron distribuent des tortillas. Trois cents Chicanos et autres cafards de toutes sortes mastiquent le corps beurré de Huitzilopochtli : des galettes de maïs, citron vert, saindoux et sel, comme cuites à même le sol brûlant. Cinq monolithes de papier mâché aux visages sans expression, affublés d'une excroissance labiale en forme de bec et coiffés du bonnet d'âne des évêques, vacillent au-dessus de nos têtes. Une guitare fait doucement vibrer les accords de *Las Posadas* en mémoire du Colibri Blanc et Bleu, le dieu de nos aïeux. Nous mâchons tranquillement nos tortillas. C'est la nuit des miracles : jamais auparavant les fils des *Aztecas* vaincus n'avaient vénéré leurs dieux morts sur le pas de porte du Christ vivant. Alors que les prêtres servent du vin rouge et que les pauvres portent à leurs lèvres brunes et glacées des gobelets en terre cuite, des larmes silencieuses, les larmes de l'Histoire, se mettent à couler.

Lorsque les chants s'arrêtent et que les prières pour les morts et les vivants sont achevées, je m'avance pour annoncer que nous sommes autorisés à pénétrer dans Saint-Basile. Un sergent chicano de la brigade des Opérations Spéciales anti-complots de Judd Davis est venu à l'instant m'annoncer qu'on pouvait y aller si on laissait notre « manifestation » à l'entrée.

– Est-ce qu'on a besoin d'un laissez-passer ? j'ai dit pour l'em-bêter.

– C'est une église, Brown. Dites-leur simplement de la boucler quand ils vont rentrer. Y a la télé qu'est là.

Je le savais, bien sûr. Nous étions devant les quartiers du saint homme qui encourageait les présidents à lâcher le feu sur les pauvres cafards de ces lointains villages du Viêtnam. Derrière ces vitraux, cet homme en froc et calotte rouge, grosse bague bleue au doigt, implore son dieu de donner la victoire aux flammes.

– *Viva La Raza !* hurle la foule suite à ma déclaration.

Nous nous retournons pour commencer à gravir les marches de ciment. Mais à leur sommet, les portes de cinq mètres de haut sont fermées. Et quand nous essayons de les ouvrir, nous découvrons qu'elles sont fermées à clef. On nous exclut, une fois de plus ; tout en nous faisant croire que nous sommes les bienvenus. Un bedeau roux en costume bleu foncé agite ses lèvres collées contre l'épaisse vitre insonorisée : *C'est complet.*

La foule s'impatiente. Les gens poussent vers l'avant. Qu'est-ce que ça veut dire, c'est complet ? On est enfermés dehors. Un point c'est tout. Comme Jésus.

Le vent est toujours aussi froid. Tout le monde se rassemble sur les marches. Nos chefs se regroupent dans un coin. C'est à nous de décider. Voilà la situation à laquelle nous devons faire face, l'épreuve de force qui nous attend. Est-ce que nous sommes des hommes ? Est-ce que nous voulons être libres ? Est-ce qu'on va pouvoir tirer notre coup ce soir si on se dégonfle maintenant ? Et que diront nos enfants ?

– Et merde, *ese*. Allez, on y va ! crie Gilbert aux étudiants qui veulent s'organiser dehors.

– Ouais, on les emmerde ces *putos*, rajoute Pelon.

Ce sont tous les deux de bons *vatos locos*, des cinglés.

– Mais qu'est-ce qui va se passer ?

– Oh, on s'en fout, *ese*. Allez, on rentre là-dedans.

Une dizaine d'hommes et de femmes traversent péniblement la foule qui reste interdite. Nous leur disons que nous allons entrer voir ce qui se passe. Qu'ils nous attendent. Sur ce, nous contour-nons au pas de course le monstrueux édifice dont les flèches poin-tent vers une étoile qui ne brille plus.

Mais, hé là ! Attendez ! Qu'est-ce que je vois sur le parking ? Du noir, du blanc, mais surtout du bleu. Les desperados de la bri-gade des Opérations Spéciales anti-complots se tiennent au garde-à-vous. Je vois des matraques et des pistolets chargés de balles dum-dum. Des casques massifs avec des visières en plastique, ve-nus tout droit de la lune de Mars. Des affreuses fourmis avec des radios à transistors, des talkies-walkies et des bombes lacrymogè-nes accrochées à leurs hanches. Cinquante poulets qui attendent que nous commettions une erreur. Mais eux, est-ce qu'ils nous voient ?

– Allons-y, exhorte notre avocat.

Par un étrange coup du sort, il se trouve que cet avocat, c'est moi.

Dans la pénombre, nous trouvons une porte qui conduit au sous-sol. Nos sourires reviennent. Ha ha ! Voilà une ouverture !

Cependant, il faut rester prudent : je jette un coup d'œil au sous-sol. Pas de balai. Pas de serpillière. C'est une chapelle qui a été remplie avec le surplus de fidèles. Ils sont à genoux, les doigts croisés, les mains devant le visage. Des chapelets sont embrassés, des petites croix noires tournoient dans un nuage d'encens. Je vois qu'il n'y a pas de place pour nous. Derrière moi, un escalier. Nous nous précipitons au rez-de-chaussée.

Nous arrivons dans une pièce bleue, le vestibule de l'entrée principale. Ici, de l'eau bénite repose dans des cuvettes à côté des quatre grandes portes en verre au travers desquelles nous voyons les cafards dehors : des visages dans un océan de mélasse. Des dents et des vêtements de couleurs vives. Les Chicanos sont beaux. Une peau douce et hâlée, des lèvres violettes, des poitrines opulentes. Ils lèvent le poing en signe de victoire, bien que tout ce que nous entendions soit la voix la plus réactionnaire de l'Amérique qui chante *Joy to the World*.

– Hé, mais qu'est-ce que vous faites là ?

Revoilà le bedeau poil de carotte dans son costume bleu foncé. Surgi de nulle part, il se dresse devant nous.

– On est venus prier, monsieur, dit Risco, le *cubano*.

– C'est complet, les gars. Vous allez devoir partir.

– Et si on allait dans le jubé ? je dis.

– Nan. Personne n'a le droit de monter là-haut.

À l'extérieur, nous voyons des dents blanches et nous sentons que des poings frappent contre les portes. Mais nous n'entendons rien. Le verre fait dix centimètres d'épaisseur. Les bouches s'activent et les corps s'agitent. La situation est tendue.

– Hé, mec. On pourrait pas rester ici ? demande Gilbert.

– Ici ? C'est pas, euh... Désolé, les gars. On a plus de place. Vous allez devoir partir.

Nous nous agglutinons tous autour du bedeau. Il est costaud mais ça ne l'empêche pas d'être nerveux ; il n'arrête pas de regarder autour de lui. Il fait sombre dans le vestibule. Le sol, les murs et le plafond sont en velours bleu foncé. Une pièce agréable pour la prière. L'éclairage est tamisé, la lumière presque jaune. Quelques femmes se signent. Certaines trempent aussi leurs doigts dans l'eau bénite avant de faire leur signe de croix.

Alors Black Eagle dit :

– Hé, mec. Allez, ouvre la porte pour qu'on puisse écouter le service d'ici.

Le bedeau toise l'immense barbe noire de Black Eagle et sa tenue de militant. Je sais qu'il veut dire que ce n'est pas une façon convenable de s'habiller pour suivre la messe.

– Non, je peux pas faire ça. Vous allez tous devoir vous en aller maintenant. Ou je vais être obligé d'appeler la police.

– De la merde, *ese* ! lui hurle Gilbert.

– Hé, arrête ça Gilbert, le corrige un de nos étudiants en droit.

– Tu ferais bien de partir, mon gars !

Le bedeau est manifestement en colère.

Gilbert tend les bras vers la barre anti-panique d'une des portes qui donnent sur l'extérieur.

– Arrête ! crie le bedeau sans bouger.

Gilbert s'arrête.

– C'est toi qui m'as demandé de sortir.

Mais à présent, la porte est légèrement entrouverte.

– Pas par là ! Vous devez partir par où vous êtes venus.

L'homme commence à transpirer. Il regarde la foule de Chicanos qui cognent sans retenue sur la porte. Et, comme elle est entrouverte, on entend ce qu'ils scandent depuis tout à l'heure :

LAISSEZ ENTRER LES PAUVRES !

LAISSEZ ENTRER LES PAUVRES !

À ce moment-là, la chorale et l'assemblée se mettent à chanter. Le chœur et l'orgue sont dans le jubé qui se trouve juste au-dessus de la porte qui mène à la chapelle principale. Ce jubé surplombe le vestibule et, de temps en temps, le chef de chœur qui

remue sa baguette comme un dément nous dévisage par-dessus la balustrade.

– Allez-vous-en maintenant ! crie-t-il.

Alors, comme de bien entendu, Gilbert et Black Eagle tendent de nouveau les bras vers les barres anti-panique. En désespoir de cause, le bedeau attrape Gilbert par l'arrière de sa veste et l'envoie valser contre la cuvette d'eau bénite. Black Eagle s'arrête et fait demi-tour. Nous nous regroupons tous en cercle, le bedeau au milieu.

– Touche-moi encore une fois, espèce de *puto*, et tu vas le regretter ! hurle Gilbert.

Chlac boum ! Le bedeau frappe Gilbert, la grenouille noire, sur la bouche. Nous regardons sans rien faire, en attendant de sortir du brouillard. Je vous rappelle que nous sommes dans une église, tout de même.

Gilbert se dirige à nouveau vers la porte. Vlan !!! Le bedeau frappe Gilbert Rodriguez, le poète officiel d'East L.A., en plein dans l'œil.

Pendant deux secondes, personne ne bouge. Comment cogner un bedeau ? Un bedeau de l'Église catholique. Que dirait la grand-mère de Gilbert ? Le temps reste suspendu pendant deux secondes. Et puis, d'un seul coup, personne n'a plus le moindre doute : ce type n'est pas un bedeau. La police nous a encore bernés !

Bam ! Un bon uppercut dans la mâchoire du flic. Et puis un cri. Il braille : « Sergent Armas ! Sergent Armas ! » Black Eagle ouvre enfin la porte d'entrée. Gilbert prend un coup dans le ventre. *Vato Número Uno*, le combattant numéro un, ne bouge pas d'un poil. L'avocat se contente de regarder.

Un rideau mural se soulève et le sergent Armas, le véritable chef de la brigade des Opérations Spéciales anti-complots, débarque avec vingt de ses hommes. Le vestibule vole en éclats alors

que les hommes en bleu avancent en formation, en faisant tourner leur matraque en acajou massif au-dessus de leur tête. Cinq autres « bedeaux » surgissent de nulle part et sortent chacun de leur manteau un insigne qu'ils accrochent à leur poche de poitrine. Puis ils s'arment de petites bombes et aspergent un à un les visages des Chicanos qui s'engouffrent par les portes d'entrée. Ça remue dans tous les sens, on crie, on hurle, c'est l'émeute généralisée dans le vestibule bleu de l'église la plus riche de la ville. Mais je reste immobile. Autour de moi, des gens s'écroulent. Des femmes et des enfants terrifiés gémissent alors que le chœur chante au-dessus de ma tête :

*Peuple fidèle, le Seigneur t'appelle :
C'est fête sur Terre, le Christ est né...*

Je vois Gilbert, le gros pirate corse, en train de lutter contre un flic baraqué. Dans son imper à la Humphrey Bogart, il est sur le dos du poulet. Ses petites mains brunes sont collées aux yeux de l'ogre à la matraque. Ils passent devant moi.

Black Eagle est aux prises avec deux bedeaux. Le premier lui asperge le visage de gaz lacrymogène pendant que l'autre lui envoie des coups de pied dans les burnes. Il s'affaisse peu à peu jusqu'à s'écrouler sur le sol en velours. Je regarde tout ça sereinement pendant que le chœur et l'assemblée continuent de chanter. Je porte un costume et une cravate. Personne ne lève la main sur moi. Je sors ma pipe et j'avance péniblement parmi les débris. Scritch, scratch, scrouitch ! Un cendrier en ciment d'un mètre de haut passe par la porte en verre. Des bâtons pour tenir les pancartes volent par-dessus la foule. Les cierges deviennent des missiles dans le ciel. C'est la guerre sainte, une émeute religieuse en bonne

et due forme. Alors, les sirènes se mettent à hurler dehors, le reste de la brigade des Opérations Spéciales anti-complots fait irruption pour se joindre à leurs frères. Pendant ce temps-là, le chœur ne rate pas une note :

Viens à la crèche voir le Roi du monde...

Je regarde une rousse à lunettes qui porte une minijupe, elle franchit la porte de la chapelle principale à toute vitesse alors que celle-ci reste momentanément ouverte. C'est Duana Doherty, une nonne qui, le crâne rasé, prêchait dans la rue habillée en robe noire, avant de rejoindre les Chicanos et de devenir elle-même un cafard. Je m'avance pour voir ce qu'elle fabrique.

Là, un autre bedeau, un vrai cette fois, nous voit. Je porte ma veste édouardienne bleue rayée et j'ai rangé ma pipe dans ma poche. Duana a une peau de pêche, crème. Elle a une tête d'ange. Le bedeau n'a pas un cheveu sur le caillou. On fait la paire, tous les trois.

– Je crois qu'il y a une place devant, dit le bedeau.

Duana ne se donne pas la peine de s'arrêter pour lui répondre. Elle remonte la nef en courant. Les fidèles, habillés en fourrures, diamants et chapeaux de dentelle, ont les yeux rivés sur l'autel, droit devant, où sept prêtres célèbrent la messe pour la télévision.

– Poursuivez, mes enfants. Ne prêtez pas attention aux agitateurs dehors, les exhorte Monseigneur Hawkes en serrant le micro dans ses mains rouges.

Le bedeau n'arrive pas à rattraper Duana. Elle atteint le premier rang, se retourne et s'adresse à l'assemblée :

– Mesdames, messieurs de Saint-Basile, s'il vous plaît, venez nous aider. Ils sont en train de tuer les pauvres dans le hall d'entrée ! S'il vous plaît, venez nous aider !

Deux bedeaux finissent par la ceinturer et l'entraînent dehors. Je m'écarte et je les regarde passer. Et, à peu près au même moment, je vois une autre femme qui court à toute allure. C'est Gloria Chávez, la fouguese militante chicana. Elle remonte la nef au pas de charge dans une robe de danse en satin noir qui laisse voir sa magnifique poitrine et elle tient dans ses mains délicates un club de golf. Je suis médusé ! Les fidèles sont pétrifiés. Personne ne fait un pas vers elle. Ses grosses fesses voluptueuses ballottent tandis qu'elle se précipite vers l'autel, se tourne vers l'homme aux pupilles dilatées et à la cape rouge et crie :

¡ QUÉ VIVA LA RAZA !

Vlan, vlan, vlan ! En trois coups bien placés Gloria dégage le saint des saints de l'autel rouge et or. La maison blanche tombe avec sa croix. Le corps du Christ, ces petites hosties blanches qui vous collent au palais avant que vous les avaliez, gît sur le tapis rouge.

Je n'en reviens pas. Personne ne lève le petit doigt pour arrêter cette folle qui, avec son club de golf, descend la nef à toute vitesse pour rejoindre le vestibule. Les bedeaux, les fidèles et moi-même nous contentons de la regarder sans bouger. L'assemblée a arrêté de chanter depuis un bon moment. Seul le chœur continue :

En lui viens reconnaître ton Dieu, ton Sauveur...

Le calice en or et les burettes pour le vin et l'eau sont éparpillés par terre devant le Christ qui saigne et la Madone qui tient l'enfant dans ses bras.

– LE POUVOIR AUX CHICANOS ! crie Gloria en disparaissant dans le champ de bataille.

Je la suis. Je m'arrête dans l'embrasure de la porte et je vois que trois énormes flics s'occupent de son cas. Les poulets ont déjà refoulé la racaille dans la rue.

– Une minute, monsieur l'agent... Vous n'êtes pas obligé de la frapper, je dis.

– Reculez, M. Brown, me répond le sergent Armas.

Gloria envoie des coups de pied, jure et les repousse à grand renfort de baffes. Elle fait voler ses jambes en direction des trois hommes qui la pressent contre le sol.

– ¡ *Pinches, cabrones, hijos de la chingada !* fulmine-t-elle.

J'y vais. J'attrape un des flics par le bras. Il se retourne pour me cogner avec sa matraque, mais Armas l'arrête.

– Laisse Brown tranquille ! C'est leur avocat, l'informe Armas.

Une fois qu'ils l'ont emmenée avec eux, je reste là à parcourir le champ de bataille du regard. Le sol est jonché de débris : du sable qui provient des cendriers, des bris de verre des portes, des tracts expliquant nos revendications, une chaussure, un parapluie, des lunettes aux montures dorées, des banderoles avec *La Virgen de Guadalupe* dessinée en couleurs. Il y a des ordures plein le saint vestibule.

Je sors prudemment. Les marches sont dans le même état que le hall bleu. La rue déborde de fourgons de police, de gyrophares rouges, de sirènes qui déchirent la nuit. Et de l'autre côté, il y a des centaines de Chicanos qui attendent immobiles, ou bien qui déambulent sans but.

Je vois Gilbert et Black Eagle qui se font frapper sur la tête à coups de matraque alors qu'on les traîne dans une voiture. Je descends les escaliers en courant, en direction de la rue. Des flics me retiennent. Je me débats, je les pousse et je leur assène des coups de pied. Qu'on m'arrête, pour l'amour de Dieu !

– Touchez pas à l’avocat, se disent-ils les uns aux autres.

Je retourne en courant vers Saint-Basile où à présent, des flics casqués tiennent une ligne de front au pied des marches. Ils sont tendus, les mains crispées sur les matraques qu’ils tiennent au repos devant eux. On lit la peur dans les yeux des flics noirs et chicanos. Alors je leur dis : « Détendez-vous un peu, les gars. Regardez-vous, vous devriez avoir honte. » Ils voudraient me tuer, mais rien à faire, ils doivent me supporter. Armas, le dur à cuire de Chicano qui leur sert de sergent, leur a interdit de poser leurs sales pattes sur moi.

Le trottoir de Saint-Basile grouille de policiers, tandis que le boulevard Wilshire est encore obstrué par les fourgons de police. Par-delà le barrage, les Chicanos attendent le signal du regroupement. Je mets mes mains en porte-voix et je leur crie : « Hé, *Raza...* Rentrez chez vous. Rentrez vous reposer. Rendez-vous ici, demain, pendant la messe de Noël. »

J’arpente la rue au niveau du trottoir. Personne ne s’interpose pendant que je leur crie de rentrer, de prendre une douche et de se regrouper ici demain pour une nouvelle bataille. De rentrer chez eux pour soigner les blessés et guérir les malades.

Quand c’est fait, le flicaillon en chef, le sergent Armas, vient à ma rencontre pour me remercier.

– T’es un brave type, Brown. Les choses ont un peu dérapé ce soir. Merci beaucoup.

– Je t’emmerde, pauvre con !

Je suis retourné tout seul à mon bureau du centre-ville de Los Angeles, dans la pénombre des premières heures de Noël. Ça fait maintenant plus d’un an que je donne des ordres, que j’écris des communiqués de presse et que je prépare mon travail quotidien

à partir du neuvième étage d'un grand immeuble qui se trouve en plein milieu du quartier pauvre.

En ce moment, dans leur cellule, tous mes amis saignent, le visage meurtri et les bras ballants d'avoir ramassé trop de coups de matraque. Et, en ce moment même, alors que je sirote ma tasse de café chaud et que je prépare mon nouveau communiqué de presse pour les reporters qui, je le sais, vont venir fondre sur ma porte d'ici la fin de la journée, en ce moment précis, je réfléchis au merdier que j'ai déclenché. Qu'est-ce que je vais faire ?

Je compose le numéro de Stonewall¹ et j'écoute son téléphone sonner dans le Colorado où la neige doit tomber silencieusement sur les feuilles vertes et les troncs blancs des énormes trembles.

– Merde, c'est quoi ce bordel ? cherche à savoir la voix familière et groggy.

Ce journaliste chauve m'avait dit une fois pendant une partie de volley-ball : « Si jamais tu te dégotes une bonne histoire au cours de tes pérégrinations, appelle-moi. Je te mettrai en contact avec qui de droit. » Ça fait deux ans que je l'appelle et que je lui écris.

– Euh, désolé de te réveiller. Mais je nous ai déniché une bonne histoire.

– Brown ? Bordel, Brown, c'est Noël ! Il est trois heures du matin ! T'es bourré ?

– Non, mec. Je reviens tout juste de... Je viens d'être témoin de la première guerre de religion en Amérique. Je viens d'assister à une émeute généralisée dans une église.

– C'est bien ce que je pensais, mon salaud ! T'es déchiré !

1. Après avoir renommé son ami Hunter S. Thompson « Karl King » dans *Mémoires d'un Bison*, Acosta lui donne ce nouveau sobriquet.

Je commence à lui expliquer les événements des douze dernières heures. Il marmonne et tousse pendant toute la première partie de l'histoire, et je n'arrête pas de lui demander : « T'es encore là ? », jusqu'à ce que j'arrive au moment où il y a la nonne rousse en minijupe et Gloria qui démolit le tabernacle avec son club de golf.

– Attends un peu ! T'as bien dit un club de golf ?

– Ouais, un bois numéro 7, je crois.

– Ça te dérange pas si je mets mon magnéto en route, nan ?

– Bordel, c'est ce que je te demande depuis tout à l'heure !

Je boucle l'histoire sur bande enregistrée. Je raconte le sang, les chansons et les poupées de papier mâché.

– Et, euh... ils t'ont pas arrêté ? me demande-t-il en fin de compte.

– Merde, ils m'ont même pas touché.

Silence. Une longue pause. Est-ce qu'il me croit ?

– Et t'étais bien là-bas ? T'étais à l'intérieur ?

– J'étais au milieu de tout.

Encore du silence. Une autre longue pause. Peut-il se permettre de ne pas me croire ?

– Et tu veux que je vienne et que j'écrive là-dessus ?

– Eh ben... soit ça, soit tu me dégotes un type de ta trempe pour le faire.

– Et tu étais un des leaders ?

– En toute modestie, ouais.

J'entends les engrenages qui se mettent à tourner dans sa tête.

– Tu déconnes pas ? Tu réalises un peu ce que t'as fait ?

– Ouais, j'ai monté la barre d'un cran.

– Tu veux dire que t'as filé un coup de barre à mine à tes potes, dit-il doucement.

Je ne me souviens pas avoir raccroché. Quand j'ai à nouveau les idées claires, je suis tout seul dans mon petit bureau d'affaires juridiques du neuvième étage, bien au-dessus des cafards qui arpentent le centre-ville de Los Angeles et ses rues couvertes de glaviots, suintantes de tentations et saturées d'air vicié.